

Ce que les universitaires disent de la vocation de l'université¹

« Comme toute institution, l'université a besoin d'un clair concept d'elle-même. Tant qu'elle n'a pas de clair concept d'elle-même, personne ne peut l'aider. La plus complète autonomie, l'organisation la plus efficiente ne servent à rien si l'université ne sait pas à quoi elle est destinée. C'est seulement lorsqu'elle s'accorde sur sa mission, qu'elle peut exposer ce qu'il faut attendre d'un étudiant, d'un professeur (...) et en quoi réside la différence entre une université et un établissement d'enseignement supérieur ». Cette citation d'un professeur allemand, Arnd Morkel², (2001), par laquelle j'ai souhaité commencer cette conférence, exprime en peu de mots la thèse que je voudrais illustrer, à savoir qu'il est nécessaire de connaître la vocation de l'université pour comprendre la signification de celle-ci.

Il faut rajouter à cette première thèse la thèse connexe selon laquelle les universitaires eux-mêmes sont les mieux placés pour saisir en quoi consiste cette vocation. Néanmoins, cette dernière idée se heurterait à l'objection du corporatisme qui été récemment formulée par Pierre Macherey. Dans son dernier livre, il affirme : « on ne gagne rien à chercher à comprendre l'Université de l'intérieur, ce qui automatiquement revient à lui concéder les privilèges de l'intériorité, à la refermer sur son cercle propre en vue d'en garantir la légitimité et la pérennité, une tentation qui lui est inhérente et constitue le principal danger dont elle est menacée. Ce danger est avant tout celui du corporatisme : si l'Université est une chose, historiquement et socialement déterminée, c'est précisément parce qu'elle n'est pas seulement l'affaire de ceux qui à un titre ou à un autre, interviennent dans son fonctionnement ou en bénéficient directement »³. Mais l'auteur, qui rejette en théorie cette posture, l'adopte en pratique car, universitaire lui-même, il juge son institution d'appartenance à partir de ce qu'il pense *devoir être* une université. Si la situation actuelle de l'Université lui paraît très inquiétante, c'est justement par des évolutions inadmissibles, du point de vue des universitaires, qui aboutissent, à « vider de son contenu la *notion de travail universitaire* »⁴; ces problèmes « tiennent à l'obscurcissement systématique des missions prioritairement imparties à l'Université, où la notion positive de formation, qui devrait être à la base de toutes ses activités, a

¹ Texte légèrement modifié de la communication au colloque de QSF du 5 octobre 2012 sur « la vocation de l'Université ».

² *Die Universität muss sich wehren [L'université doit se défendre]*, Darmstadt. 2001, p. 6.

³ *La parole universitaire*, Paris, La Fabrique, 2011, p. 340.

⁴ *Ibid.* p. 341.

été peu à peu vidée de son sens ; ils tiennent à l'asservissement de l'Université à des intérêts économiques particuliers auxquels elle est censée fournir des professionnels formatés, aisément manipulables et exploitables ; ils tiennent au fait que depuis Napoléon, l'Université a été conçue, dans le prolongement de l'enseignement des lycées, que comme un appareil au service de l'Etat, dont elle exécute les demandes en leur sacrifiant ses exigences propres, en particulier celles qui sont liées au développement de la recherche fondamentale, dont une planification administrative arbitraire, au vues étroites, changeantes, tarit l'élan sous prétexte de la rentabilité »⁵.

Toutefois, à cette objection du corporatisme, un sociologue éminent a répondu par avance : il « n'est pas de bonne méthode, tant pour la compréhension sociologique d'un groupe que pour les décisions qui le concernent, de mettre hors jeu ceux dont on veut penser les problèmes? En l'occurrence, il convient de s'élever vivement contre la tendance des ministres à disqualifier « les jugements portés par les universitaires sur l'université » et à vouloir la juger à partir de critères « qui lui sont extérieurs (notamment, les besoins du marché du travail) ».⁶ Le point de vue des membres de la corporation n'est donc pas du tout illégitime, mais il est au contraire décisif ou plutôt devrait être décisif.

On peut donc conclure provisoirement à la légitimité d'une enquête sur la vocation de l'université menée par un universitaire. Le plus important réside alors dans la validité de la distinction entre, d'un côté, sa vocation de l'Université, que l'on appellera ici souvent l'idée d'Université, et, de l'autre, l'Université comme institution⁷. On examine le plus souvent les aspects institutionnels ; c'est ainsi que, dans ce colloque, André Guyaux, a insisté, à juste titre, sur la collégialité. Pour ma part, je dirais ici que l'institution est la forme donnée à l'idée de l'Université, même s'il est certain qu'il y a une relation fréquente entre les deux⁸. Enfin en parlant de la « vocation de l'Université » on peut espérer saisir une idée « universelle » de l'Université, c'est-à-

⁵ *Ibid.*, pp. 342-343 Le constat est ici particulièrement sévère dans la mesure où l'auteur accuse l'Université française d'un double asservissement : d'un côté, aux forces du capitalisme, et d'un autre côté, à l'Etat. Un constat analogue figure dans l'ouvrage de Michel Bastit « *Qu'est-ce que l'Université ?* » (L'Harmattan, 2007). où il la définit négativement : elle ne doit être ni asservie ni au marché » ni à l'Etat.

⁶ J.C. Passeron, « L'Université entre conservatisme et novation », in G. Antoine, J.C. Passeron, *La réforme de l'Université*, Calmann-Lévy, 1966, pp. 163-164.

⁷ Dans son livre tiré de ses lectures Gifford, à Yale et consacré à l'idée d'Université Jaroslav Pelikan note que son ouvrage avait pour sujet « *the university as idea, not the university as institution* », *The Idea of the University: A Reexamination*, Yale U.P., 1992, p. 192.

⁸ V. aussi M. Bastit. *Qu'est-ce qu'une université ?* Paris, L'Harmattan, 2007. Il me semble avoir démontré la même chose pour la liberté académique en distinguant le concept des garanties institutionnelles. *Les libertés universitaires à l'abandon ?* Paris, Dalloz, 2011.

dire une notion qui vaudrait, quel que soit le pays concerné, alors que si l'on saisit l'Université uniquement comme institution, elle est inévitablement singulière car elle est propre à chaque pays.

L'enjeu d'une telle enquête a été évoqué par Morkel dans la citation précédente : il est conceptuel. Il y a deux expressions qu'il faut distinguer quand on réfléchit à la question universitaire : d'un côté, celle d'Université et, de l'autre, celle d'enseignement supérieur. Les deux ne sont pas du tout identiques. En France, ils ne le sont même pas du tout. On sait même que, dans la dualité hiérarchisée de l'enseignement supérieur l'Université occupe, pour le grand malheur des universitaires français, la place inférieure. Cela a une conséquence massive sur notre sujet qui a été parfaitement exposée il y a plus de vingt cinq ans par l'économiste Alain Bienaymé : « *Nous confondons à tort l'idée d'Université avec l'enseignement supérieur. Bien des débats s'apaiseraient ou gagneraient en clarté si cette distinction s'imposait aux esprits. En France, l'Etat légifère sur l'enseignement supérieur ; il en réforme les éléments oui lui en ajoute de nouveaux, mais l'idée d'Université lui échappe* »⁹.

Ces nécessaires précisions liminaires étant faites, afin de mieux délimiter le sujet et de cerner son enjeu, on est désormais en mesure d'étudier ce que disent les universitaires de l'Université. Le premier constat, si l'on se réfère à la France, est que la littérature est plutôt maigre. Comme le constatait déjà René Rémond, dans l'introduction à son ouvrage où il témoignait de son expérience de président de l'Université de Nanterre : « *les universitaires écrivent peu sur eux-mêmes* »¹⁰. Ce constat est encore plus vrai à propos de la vocation de l'Université. Un exemple paradoxal peut être tiré du livre d'Alain Bienaymé : « *l'enseignement supérieur et l'idée d'Université* ». Le titre est certes alléchant, mais hormis l'introduction et le premier chapitre où est discutée la conception idéaliste de l'Université que défendait l'économiste François Perroux, la question de l'idée de l'Université disparaît assez vite derrière les problèmes organisationnels et institutionnels. La seule exception à ce tableau est le pamphlet de Georges Gusdorf, *L'Université en question* (1964) sur lequel on reviendra¹¹ et dans une certaine mesure l'essai de Jacques Derrida, *L'université sans condition* (2001). A l'étranger, il y a davantage d'universitaires qui réfléchissent à cette question de l'Université, et notamment à sa vocation, comme on le verra tout à l'heure. Il n'y a rien d'étonnant à ce constat asymétrique : la place subordonnée de l'Université en France a nécessairement pour conséquence qu'il y a très peu d'écrits en France sur l'idée d'Université. On a eu l'occasion de

⁹ Alain Bienaymé, *L'enseignement supérieur et l'idée d'Université*, Paris, Economica, 1984, p.1.

¹⁰ *La règle et le consentement*, Fayard, 1979, p. 13.

¹¹ M. Bastit. *Qu'est-ce qu'une université ?* Paris, L'Harmattan, 2007.

dresser le même constat à propos de la liberté académique. De façon un peu provocante, on dira que peu d'universitaires français recherchent en France ce qu'est une Université ou ce que sont des universités parce qu'il n'y a jamais eu en France de véritables universités¹².

L'objet de notre communication est donc de combler, de manière très partielle¹³, cette lacune et aussi de tenter de vous convaincre de l'intérêt d'une recherche plus fondamentale sur la vocation de l'Université. Pour ce faire, comme on vient de le voir, il faut se tourner principalement vers la littérature étrangère qui est la plus diserte sur la question de l'idée d'Université. Il ne s'agit pas du tout de dresser un panorama exhaustif, mais d'opérer trois coups de sonde en examinant, d'abord, ce qu'on peut appeler le courant idéaliste qui voit dans l'Université une institution de haute culture ; ensuite le cas singulier de Max Weber, qui offre un contre-point intéressant à l'analyse précédente, et, enfin, un ouvrage contemporain, très récent, qui prouvera l'actualité de la question et qui est de la plume d'un professeur anglais, Stefan Collini.

I - La conception idéaliste: l'Université comme lieu de formation de l'éducation libérale

En Allemagne, on sait qu'il y a depuis les écrits théoriques de Guillaume de Humboldt, Fichte et Schleiermacher une tradition de pensée sur l'idée ou la vocation de l'Université, dont le dernier exemple le plus brillant pourrait être le livre de Karl Jaspers, *De l'idée d'Université* (1945) récemment traduit en français, sous le titre *De l'Université*¹⁴. On peut y lire la définition suivante : « la tâche de l'Université est de permettre la recherche de la vérité à la communauté des chercheurs et des étudiants¹⁵. » C'est bien une définition qui repose sur une certaine vocation, une vocation à la science et aussi une vocation à l'enseignement. Jaspers rappelle la vieille mission de l'Université qui « doit enseigner la vérité, indépendamment des désirs et des ordres visant à la limiter, que ce soit de l'extérieur ou de l'intérieur¹⁶. » Par ailleurs, l'Université n'est pas seulement

¹² Ce que le témoignage d'universitaires formés à l'étranger peut éclairer. Je songe notamment aux éléments autobiographiques contenus dans le témoignage de Simon Leys (formé à Louvain), « *Une idée d'Université* », *Commentaire*, n° 114, volume 29 (été 2006) p. 44 et s., ou celui plus récent encore de Heinz Wismann, *Penser entre les langues*, Paris Albin Michel, 2012, not. pp. 140-144 qui recoupe le témoignage de Jean Bollack, arrivé à la Sorbonne après avoir subi le rude apprentissage philologique à Bâle.

¹³ La communication d'Antoine Chambert Loir, publiée également, renvoie à des articles en anglais de Fuller et d'Oakeshott que je n'ai pas pu prendre en considération.

¹⁴ Karl Jaspers, *De l'Université* [*Die Idee der Universität*, 1946], traduit de l'allemand par Ingeburg Lachaussee, préface de Jan Spurk, Lyon, Paragon/Vs, 2008.

¹⁵ *Ibid.*, p. 17.

¹⁶ *Ibid.*

un lieu où on enseigne librement, mais également où on apprend librement »¹⁷. Cette vision de l'Université comme communauté centrée sur la tâche noble et désintéressée qui est la sienne est directement inspirée du modèle de Humboldt qui a mis au centre de sa réflexion les deux principes de la liberté d'enseigner, pour les professeurs, et la liberté d'apprendre pour les étudiants..

Pourtant, Jaspers était bien conscient des changements du monde moderne et il a réfléchi à la compatibilité de cet idéal ancestral de l'Université avec les demandes modernes d'acquisition de savoirs utiles. Il observe notamment que « la recherche de la vérité a des conséquences souhaitables sur la pratiques de ces métiers, non seulement grâce aux résultats de ces sciences, mais aussi pour la formation de l'esprit de ceux qui sont passés par l'Université. »¹⁸ Paolo Tortonese a proposé un commentaire que je trouve très judicieux de ce texte :

Voilà le paradoxe fondateur : la recherche de la vérité, chose gratuite, spontanée et désintéressée aboutit à une efficacité pratique, à des performances améliorées, à une utilité individuelle et sociale. L'utile ne peut s'atteindre que grâce à un détour par l'inutile, détour précieux dont en aucun cas on ne pourrait se passer : tout raccourci est un piège. (..) Sur le plan intellectuel, ce paradoxe institutionnalisé pourrait se formuler autrement, en reconnaissant *la valeur pratique de l'apprentissage théorique* »¹⁹.

La recherche de la vérité n'est pas propre à Jaspers et à ce qu'on pourrait appeler, trop brièvement, l'idéalisme allemand. Quand on examine les écrits des universitaires anglophones, on s'aperçoit que cette définition de l'université par la recherche de la vérité est encore la plus courante. Dans son dernier livre, le doyen de la faculté de droit de Yale, Robert Post cite la définition de l'université par Jaspers et il montre que l'Université moderne américaine doit sa naissance à cette conception idéale ou culturelle. Il cite par exemple le discours du fondateur de, le célèbre Daniel Coit Gilman qui résume, en 1885, devant les étudiants de l'Université John Hopkins, la mission de l'université par la formule suivante : « *it is the business of the university to advance knowledge* »²⁰

Toutefois, il serait injuste de nous limiter à ce qu'on appelle souvent la conception humboldtienne de l'université qui a essaimé dans le monde entier, et d'oublier, dans ce panorama, l'ouvrage singulier et marquant du cardinal John Henry Newman intitulé *The Idea of the University*,

¹⁷ « L'université est une école singulière. On n'y enseigne pas seulement, mais l'étudiant doit aussi participer à la recherche et acquérir une formation scientifique qui déterminera toute sa vie. En ce sens, les étudiants sont des penseurs autonomes, responsables d'eux-mêmes et critiques à l'égard de leurs enseignants. Ils sont libres d'apprendre *Ibid.*

¹⁸ *Ibid.*, p. 18.

¹⁹ « Eloge de l'universitaire » in *Revue du droit public*, 2009, n° 4 p. 1002.

²⁰ R. Post, *Democracy, Expertise, Academic Freedom*, Yale Univ. Press, 2012, p. 63.

et d'abord publié en 1852. Son auteur, ancien oxfordien converti à la religion catholique et recteur fondateur d'une Université catholique à Dublin en 1851, réfléchit à cette institution alors qu'il en prend la direction. Depuis lors, cet ouvrage est considéré dans le monde anglophone comme le classique par excellence dans les études sur l'Université à tel point que, invité à donner des conférences sur « l'avenir de l'Université », à l'occasion du trois centième anniversaire de l'Université de Yale, l'historien du christianisme Jaroslav Pelikan les consacre à un réexamen des thèses de Newman, sous un titre explicite : *The Idea of the University: A Reexamination* (Yale U.P., 1992). Si l'on en dit quelques mots, trop brefs d'ailleurs, c'est que la philosophie de l'université qui s'en dégage a une tonalité légèrement différente de celle de Humboldt et de ses disciples.

En effet, dans cet ouvrage, Newman considère qu' « une Université est un lieu où l'on enseigne le savoir universel. Ceci implique d'une part, que son objet est de nature intellectuelle et non morale, et qu'il concerne davantage la diffusion et l'extension plutôt que le progrès du savoir. Si son objet était la découverte scientifique et philosophique, je ne vois pas pourquoi une Université devrait avoir des étudiants et s'il s'agissait d'y dispenser une formation professionnelle religieuse, je ne vois pas pourquoi elle pourrait être le lieu privilégié de la littérature et de la science »²¹. Selon Newman, le développement de la science se fait dans les sociétés savantes. C'est ce qui fait la limite de cet ouvrage car aujourd'hui on définit l'Université comme étant aussi, voire essentiellement, une Université de recherche. Mais justement l'intérêt du livre se situe ailleurs, c'est-à-dire dans l'accent mis sur l'enseignement. L'Université a pour vocation première de donner une éducation libérale aux étudiants. Le livre a incontestablement une portée polémique car il est dirigé contre les penseurs utilitaristes (Mill, Bentham) qui assigne comme première fonction à l'Université la formation professionnelle (l'idée du *training college*). « Le but d'un enseignement universitaire conçu comme éducation de l'intellect est — écrit le cardinal Newman —, de permettre au jeune étudiant d'avoir sur le monde des idées claires et distinctes, ce qui passe par le bon usage, la définition des termes et la rigueur dans la démarche intellectuelle. C'est ce qu'il appelle “discipline in accuracy of mind” qu'il oppose à “haziness of intellectual vision”. Il convient de ne pas confondre cette discipline avec la culture générale ». ; il ne s'agit pas, écrit Newman, de farcir les cerveaux de notions et de faits qui demeureront incompréhensibles » (..) il s'agit « de former des individus capables de penser avec méthode, ce qui implique effort, persévérance et application »²². C'est une théorie romantique de la culture empruntée à Coleridge qui sous-tend l'argumentation du cardinal

²¹ *The Idea of University*, M. J Svaglie, ed p. XXXVIII, trad. p. 32

²² Jacques Sys « Introduction » à J. H Newman *L'idée d'Université. Les disciplines universitaires*, Presses du Septentrion, 1997, (trad fr de la 2^{ème} partie de *The Idea of the University*, p. 29

Newman dans la mesure où l'on attend de l'Université qu'il donne à l'étudiant une « *cultivation of the mind* », c'est-dire la formation ou le perfectionnement de l'intellect par lequel l'étudiant est amené à exercer son esprit de synthèse. La *liberal education* dont parle Newman est fondée sur les arts libéraux où le savoir est gratuit en ce qu'il se suffit à lui-même. On a pu écrire à ce propos que la culture dont parle l'Idée d'Université « y est définie comme l'intériorisation par le sujet des points de repère de la civilisation occidentale qui est le produit complexe de l'action conjointe de Jérusalem, d'Athènes et de Rome »²³. On s'est contenté de présenter trop brièvement ce beau texte de Newman qui est, comme le reconnaît Collini, dans un chapitre très suggestif²⁴, une réflexion sur une conception non utilitariste, culturaliste dira-ton, de la science universitaire.

Arrivé à ce moment de mon exposé, il convient de dire quelques mots de la France et des représentants de ce que j'ai appelé la conception idéale ou culturelle de l'Université. Son représentant le plus brillant est à mon humble avis, le professeur de Strasbourg Georges Gusdorf, dont l'ouvrage *L'Université en question*²⁵ a connu un certain succès surtout d'ailleurs parce qu'il fut épinglé en son temps par le sociologue Jean-Claude Passeron qui décrit son auteur comme le représentant archétypique d'une certaine droite académique. Cela ne m'a pas empêché de le lire, d'en tirer un certain profit, et même un certain plaisir suscité notamment par l'ironie mordante du propos. Comment par exemple ne pas souscrire à la remarque de Gusdorf, relative au traitement de l'enseignement supérieur en France : « toutes les difficultés s'énoncent, et se résolvent, du moins sur le papier en termes statistiques – comme il s'agissait d'une question technique analogues à celles du meilleur écoulement des passagers dans le métropolitain (...) *Ainsi, dans l'immense agitation, les vraies questions ne sont jamais posées, celle qui concernent la nature même, la vocation de l'enseignement supérieur* »²⁶ ?

Mais davantage que ses remarques ironiques, le livre vaut par une réflexion sur la singularité de l'institution universitaire. Gusdorf réfléchit en effet à l'originalité de l'enseignement délivré à l'Université : « Alors que les enseignements élémentaires et techniques se bornent à transmettre des certitudes acquises, des savoirs et des savoir-faire, que l'autorité du maître impose à l'obéissance de l'élève, l'enseignement supérieur est un enseignement du dépassement perpétuel et non du repos

²³ J. Sys, « Introduction » p. 23.

²⁴ *What are the Universities for ?* chap. 3, pp. 39-60.

²⁵ Paris, Payot, 1964

²⁶ *L'Université en question*, p. 75. Et après avoir stigmatisé la fuite en avant des responsables de la politique éducative en France, il observe : « Le malheur des temps et la médiocrité des hommes font que chacun aujourd'hui s'interroge sur éperdument sur les moyens sans que personne ait souci de considérer les fins » » *Ibid.* p. 77.

dans un savoir constitué une fois pour toutes. Et, quel que soit le domaine considéré, la question des questions, l'horizon des horizons demeure le souci de la condition humaine saisie dans l'ensemble de son aventure »²⁷. Il en résulte que, par opposition à la vision utilitariste dominante, Gusdorf caractérise l'Université comme étant une « vaisselle d'or », ou si l'on veut un « luxe »²⁸. Une telle expression peut évidemment prêter à confusion ; c'est pourquoi il vaut mieux décrire l'idée sous-jacente à une telle qualification. L'enseignement supérieur, explique l'auteur, et il songe évidemment à l'enseignement dans les universités, « *est un surplus. Il ne fait pas partie du minimum vital indispensable à la bonne marche d'une société. Une nation quelconque a besoin d'une école d'administration, d'une école de travaux publics ou d'une école d'agriculture. Elle pourrait à la rigueur se passer de l'Université.* Il n'est pas nécessaire à l'équilibre de l'Etat que certains se consacrent exclusivement à l'étude de la philologie indo-européenne, aux monnaies sassanides ou aux fossiles du carbonifère. (...) Le paradoxe fondamental de l'Enseignement supérieur est donc son existence même, et sa persistance, dans une civilisation de plus en plus dominée par des préoccupations utilitaires »²⁹. Citant Hegel selon qui « *la culture est le besoin du besoin déjà satisfait* »³⁰, Gusdorf définit donc l'Université comme un lieu de « haute culture » et considère que sa « fonction propre serait le service de l'esprit, accompli non pas en vue d'une fin extérieure, quelle qu'elle soit, mais par fidélité à un impératif spécifiquement humain »³¹.

On retrouve une veine identique, dans l'essai de Jacques Derrida, tiré d'une conférence où il explique notamment : « Cette université exige et devrait se voir reconnaître en principe, outre ce qu'on appelle la liberté académique, une liberté *inconditionnelle* de questionnement et de proposition, voire, plus encore, le droit de dire publiquement tout ce qu'exigent une recherche, un savoir et une pensée de la *vérité*. [...] L'université *fait profession* de la vérité. Elle déclare, elle promet un engagement sans limite envers la vérité. Sans doute le statut et le devenir de la vérité, comme la valeur de vérité donnent-ils lieu à des discussions infinies [...] Mais cela se discute justement, de façon privilégiée, *dans* l'Université et dans des départements qui appartiennent aux Humanités. »³². D'une certaine manière, on retrouve aussi la même conception, cette fois, avec une coloration chrétienne, dans la conception qu'a l'économiste François Perroux de la finalité

²⁷ *Ibid.* p. 82.

²⁸ *Ibid.* p. 83.

²⁹ *Ibid.* pp. 82-83.

³⁰ *Ibid.* p. 85.

³¹ *Ibid.* p. 84.

³² *L'Université sans condition*, Paris, Galilée, 2001, p. 00. Nous n'avons pas pu consulter Plinio Prado, *Le principe d'Université*, Paris, Lignes, que cite Pierre Jourde dans une son blog du Nouvel Observateur, « L'usine à gaz de la réforme universitaire », 21 sept 2009, <http://pierre-jourde.blogs.nouvelobs.com/tag/eloge+de+l'universitaire>.

essentielle de l'Université qui serait de « former des consciences qui jugent au nom de valeurs universelles de caractère intellectuel et moral ». Elle agit aussi en suscitant « la recherche de la vérité existentielle et vitale pour toutes les familles de l'Esprit »³³. Il s'agit de rechercher par delà la vérité scientifique, la vérité de l'homme même. Bien que cela soit d'une inspiration différente, le sociologue Michel Freitag ne disait pas autre chose dans son bel article sur le naufrage de l'Université où il opposait l'Université institutionnelle, la bonne, à l'Université organisationnelle, la mauvaise. Il donnait la définition suivante : « *la vocation de l'université est inséparable d'une certaine transcendance du monde de l'esprit, de la science et de la culture, et de l'exigence d'une unité réfléchie qui lui est propre* »³⁴

Confronté au texte précité de François Perroux, Alain Bienaymé considère qu'un tel texte, une telle idée de l'Université, n'épuise pas le débat que soulève l'expansion des enseignements supérieurs en France³⁵. Il estime que la société française oppose une résistance farouche à une telle conception si exigeante de l'Université et il oppose à cette vision idéale de l'Université une « montée massive de la demande d'éducation »³⁶. Mais surtout, il rappelle que la conception idéaliste a deux ennemis que Kant avait décelés : « le gouvernement et les parents »³⁷ — livre que Pierre Macherey a brillamment analysé³⁸. Bref, la conception idéaliste de l'Université a pour inconvénient d'en faire une « tour d'ivoire ». Dès lors, ses adversaires — et ils sont aussi nombreux qu'influents — ont beau jeu d'objecter les impératifs de la société, celle-ci devant dicter à l'Université ses conditions, et de se moquer de l'irréalisme bien connu des universitaires. Jaroslav Pelikan raconte à ce propos une anecdote, réelle ou non qui a circulé en Angleterre; pendant la guerre de 1914-1918, un groupe de jeunes femmes patriotes rencontre à Oxford, l'un des doyens d'un collège de la ville et lui pose la question : « que *faites-vous* pour sauver la civilisation occidentale ? » Le Doyen se dresse alors et il répond, superbe : « je *suis* la civilisation occidentale »³⁹. L'anecdote est savoureuse et résume ce qu'on peut appeler l'objection « sociétale » faite par les partisans de l'université ouverte au monde à la conception idéale de l'Université. Toutefois, on peut trouver chez un autre universitaire, Max Weber un exposé de la vocation de l'Université qui ne ressort pas d'une conception idéaliste. Elle vaut la peine d'être méditée.

³³ F. Perroux, « L'Université, une institution dans la société », 1981, cité par Bienaymé, op. cit. p. 9.

³⁴ *Le naufrage de l'université et autres essais épistémologiques*, Paris, la Découverte, 1995 p. 35-36

³⁵ *Op. cit.* p. 10.

³⁶ *Ibid.* p. 12

³⁷ *Ibid.* p. 15

³⁸ *La parole universitaire*, pp. 33 – 100.

³⁹ J. Pelikan, *op. cit.*, p. 137.

II - Relire Max Weber et sa défense singulière de la « vocation intérieure pour la science »

Dans sa célèbre conférence de 1917, Max Weber propose aux étudiants d'Heidelberg une réflexion sur le « métier de savant »⁴⁰. Le titre allemand *Wissenschaft als Beruf* devrait être traduit, littéralement, par « la science comme vocation ». On l'a récemment traduit par « *la science, profession & vocation* » étant entendu que la science est constamment entendue comme la science universitaire. Il n'est pas question ici de résumer cette conférence, extrêmement dense, qui est, en un sens, un plaidoyer en faveur de la science positive dans le monde moderne, faite dans un esprit polémique par rapport aux nouveaux prophètes que pullulaient dans l'Allemagne de l'époque. Il s'agit plutôt d'en tirer seulement un fragment, pertinent pour notre propos, qui est celui relatif à « la vocation *intérieure* pour la science », la vocation du professeur.

Après avoir constaté, réalisme oblige, la dure loi de la spécialisation du savoir, Weber observe que les résultats scientifiques sont faits pour être constamment dépassés et que le plus grand honneur professionnel, pour un savant moderne, est celui de voir la valeur de ses travaux durer quelques années. Il ajoute alors ces lignes souvent citées: « *Qui ne possède pas la faculté de se mettre des œillères, pour ainsi dire, et de s'élever jusqu'à l'idée que le destin de son âme dépend de la justesse de la conjecture qu'il va faire pour tel passage de tel manuscrit ferait mieux de rester à l'écart de la science. Il n'aura jamais vécu en lui-même ce qu'on peut appeler l'expérience de la science. Sans cette étrange ivresse que tournent en dérision tous ceux qui restent étrangères à cette passion, (...) on n'a pas la vocation de la science et mieux vaut faire autre chose* »⁴¹. L'allusion au manuscrit montre que Weber prend pour exemple la philologie et la critique textuelle, une discipline positiviste par excellence pour les allemands du XIXème siècle. Il définit ensuite le véritable trait caractéristique du savant : « *Dans le domaine scientifique, seuls ceux qui sont au service de leur objet et de rien d'autre ont une "personnalité"* »⁴².

Il est très remarquable que l'on peut illustrer cette idée webérienne de « la vocation *intérieure* pour la science » par le témoignage d'un littéraire, d'un professeur d'Université, comme George Steiner. Dans une esquisse autobiographique, ce dernier écrit :

⁴⁰ C'est en tout cas ainsi qu'on traduit en français ce texte depuis l'édition canonique livrée par Julien Freund dans la collection de Raymond Aron.

⁴¹ *La science, profession et vocation*, Agone, (trad. fr. Isabelle Kalinowski), p. 20

⁴² *La science, profession et vocation*, p. 25.

« Au regard d'une République utilitaire ou hédoniste, que pourrait-on imaginer de plus irrationnelle, de plus contraire au sens commun, que de consacrer sa vie à la conservation et à la classification de bronzes archaïques chinois, par exemple, à la solution du dernier théorème de Fermat, à la syntaxe comparée des langues altaïques (pour beaucoup éteintes) ou aux infimes nuances de la logique modale ? Les distractions dont il faut s'abstenir, les tâches auxquelles il faut s'astreindre, le raidissement des nerfs et de l'esprit à un degré de constance et d'intensité, très au-delà du niveau ordinaire, impliquent une tension pathologique. Le "*professeur fou*" est la caricature, aussi ancienne que Thalès tombant dans un puits, d'une certaine vérité. Dans les nécessaires négations de la vie ordinaire, avec son inconséquence échevelée et sa vaine agitation, il y a quelque chose du cancer, de l'autisme.

(....)

Dès qu'un jeune homme ou une jeune femme aura été exposée au virus de l'absolu, dès qu'il aura vu, entendu, "flairé", la fièvre chez ceux qui traquent la vérité désintéressée, il subsistera quelque chose de cette incandescence résiduelle. Pour le restant de leur carrière tout à fait ordinaire peut-être, et bien que sans éclat, ces hommes et ces femmes seront munis de quelque garantie contre la vacuité. »⁴³

Rapprocher la réflexion de George Steiner à celle de Max Weber est en partie artificiel, mais le témoignage de Steiner illustre parfaitement cette idée de la « vocation intérieure pour la science », telle qu'elle est décrite par le sociologue allemand. Toutefois, la force de ce dernier est de s'attaquer à un problème que peu de professeurs d'université osent affronter publiquement : **comment peut-on justifier l'utilité de la vocation intérieure pour la science ?** L'universitaire, dominé par sa *libido sciendi*, a tendance à trouver naturelle cette passion pour son objet. Mais une telle attitude apparaît comme dérisoire, et étrange, à l'homme extérieur à la science, ce dernier ne comprendra pas que deux personnes se disputent pour une simple note de bas de page. C'est incompréhensible pour un patron, ou un chef d'entreprise. Tout comme est incompréhensible, pour un universitaire la passion de l'homme d'argent, du profit pour le profit. Se joue ici alors un conflit de valeurs. Là où Weber se distingue du courant idéaliste examiné tout à l'heure, c'est qu'il considère, de façon très réaliste que la question de savoir s'il vaut la peine de faire de la science une vocation ne peut être tranchée que par un jugement de valeur. Le scientifique y répond positivement, mais il ne peut pas universaliser son propre jugement de valeur⁴⁴.

Par conséquent, si l'on se place du point de vue de la société dans son ensemble, il faut justifier autrement le privilège confié par la société à certains individus de faire de la science leur « profession spécialisée ». Il y a une utilité *sociale* de la science et de l'enseignement universitaire que Weber décrit aux étudiants. L'apport de la science comme profession enseignante et

⁴³ *Errata; Récit d'une pensée*, trad. fr. Paris, Gallimard, 1998, pp. 65-68.

⁴⁴ Weber le précise clairement (p. 51) précisant que s'il croit en la science, à partir de son propre travail et aussi en « songeant aussi et tout spécialement à ceux qui ont en haine l'intellectualisme » (p. 51).

scientifique est triple selon lui : d'abord, elle apporte aux étudiants des « connaissances techniques » qui permettent au futur homme à « mieux maîtriser la vie en soumettant au calcul aussi bien les choses extérieures que les actions des hommes »⁴⁵. C'est une prestation technique que l'étudiant américain peut payer avec l'argent de son père ; l'étudiant achète un savoir-faire, comme une mère de famille achète des légumes au marché, comme le dit Weber dans une formule délibérément provocante. Mais il y a un deuxième apport qui est plus réflexif : la science apporte des « méthodes de pensée »⁴⁶ ce que l'on peut traduire par l'idée selon laquelle la science permet de mieux penser. On a vu que c'est un argument central dans la pensée du cardinal Newman. Enfin, le troisième apport de la science, c'est qu'elle éclaire les étudiants sur les choix à opérer en leur permettant de « clarifier (leurs) positions »⁴⁷. Le scientifique, à la différence du prophète et du démagogue, ne tranche pas les questions des finalités, mais explique le rapport qui existe entre la fin et les moyens.

Ainsi l'intérêt des développements étudiés de Weber réside dans la distinction qu'il fait ressortir entre « la vocation *pour* la science », question qui se pose au scientifique, et « la vocation *de* la science dans l'ensemble de la vie de l'humanité ? »⁴⁸, c'est-à-dire la valeur de la science hier et aujourd'hui. Or, c'est bien celle-ci, question, objective par excellence, qui peut justifier de façon non corporatiste l'intérêt de la science et donc de l'Université. Weber réussit donc à penser à la fois la vocation intérieure pour la science et la vocation de la science en général. Ainsi, la disposition intérieure que ressentent certaines personnes qui les font choisir ce métier curieux, atypique, devient socialement justifié. On pourrait même écrire « historiquement » justifié. Car en dernière analyse, Weber semble en réalité se référer à une justification d'ordre historique dans la mesure où, selon lui, l'institution de l'Université est inséparable de l'aventure occidentale. Ne confesse-t-il pas aux étudiants que la spécialisation de la profession scientifique est « une donnée inéluctable de notre situation historique. Et nous ne pouvons nous extraire de celle-ci à moins de nous trahir nous-mêmes » ?⁴⁹ Quand il met en relation l'idée moderne de science avec celle de progrès scientifique, il ajoute tout de suite que « le progrès scientifique, et c'est la plus importante, du processus d'intellectualisation auquel nous sommes soumis depuis des millénaires, même s'il est d'usage aujourd'hui d'adopter à son égard une position extraordinairement négative »⁵⁰ Autrement dit, l'importance de la science provient de ce phénomène de rationalisation du monde, de ce

⁴⁵ *Ibid.* p. 48.

⁴⁶ *Ibid.* p. 49.

⁴⁷ *Ibid.* p. 40.

⁴⁸ *Ibid.* pp. 30-31.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 51. Et Weber parle ici de ceux qui ont « grandi dans le monde culturel européen » (note II p. 51).

⁵⁰ *Ibid.*, p. 27.

désenchantement, qui permet à tout individu moderne de « suffire de vouloir acquérir cette connaissance pour pouvoir le faire à tout moment »⁵¹, de « maîtriser toute chose par le calcul »⁵². Ainsi, la science, en tant que vocation intérieure, se trouve justifiée par le rôle et la place que la science moderne joue dans la société.

Mais on peut se demander si, aujourd'hui, presque un siècle après la conférence de 1917, les arguments donnés par Weber en faveur de l'utilité sociale de la science pourraient vaincre l'idéologie hostile à l'idée d'Université qui sature les discours de la plupart des gouvernants et des médias. Si l'on veut une justification plus contemporaine de la vocation de l'université, il faut se tourner vers un auteur anglais, Stefan Collini qui renoue avec les délices de la justification culturelle des universités.

III – A la recherche de la spécificité universitaire : les leçons d'un historien pragmatique

On terminera ce trop bref panorama de la vocation de l'université par une présentation d'un livre récent de Stefan Collini un historien anglais de la littérature (Cambridge) dont le titre est très significatif : *What are the universities for ? – Les universités, pour quoi faire ?*)⁵³. Si l'on tient à citer ce livre, c'est qu'il est d'abord récent, ensuite parce qu'il est un ouvrage polémique dirigé contre les politiques récentes de l'enseignement supérieur britannique et la tendance des gouvernants et des médias populistes à attaquer les universités et les universitaires. De ce point de vue, cet ouvrage doit intéresser les universitaires français car la politique consumériste et économiste menée en Grande-Bretagne dans l'enseignement supérieur depuis deux décennies a aujourd'hui son équivalent en France, même si c'est toutefois sous des formes plutôt atténuées par rapport au radicalisme thatcherien et post-thatcherien.

Collini conteste les réformes managériales des vingt dernières années, qu'il résume par le slogan « *Funding – Impact – Access* ; il dénonce aussi la manière dont le débat sur l'enseignement supérieur se résume aux termes suivants : « les universités ont besoin d'argent et le meilleur moyen pour elles d'en obtenir est de montrer qu'elles aident à rapporter de l'argent (*make money*) »⁵⁴ (p. X). Comment ne pas faire remarquer qu'une telle formule fait écho à un propos par le tout nouveau

⁵¹ *Ibid.*, p. 28.

⁵² *Ibid.*, pp.28-29.

⁵³ Penguin Book, 2012.

⁵⁴ *Ibid.*, p. X.

prix Nobel de Physique, Serge Haroche, qui dans un entretien de 2009, déclarait : « *la recherche ne se justifie pas par ses retombées économiques, comme le système d'attribution des crédits pousse à le faire* ». Il s'agit, « *d'une marque de culture et de civilisation, aussi noble que l'art* »⁵⁵. Collini stigmatise aussi l'économisme dominant du discours officiel tenu sur l'Université et l'enseignement supérieur⁵⁶. Il est aussi très habile à repérer les contradictions de la politique universitaire des gouvernants qui, d'un côté louent le sens de l'innovation qui serait constitutif de l'Université, et de l'autre, imprime des objectifs à la science. Il résume cet impératif par une belle formule « *Be original, but in the right way !* »⁵⁷. Bref, on trouve dans ce livre toute une série d'arguments subtils, voire profonds, pour contrer l'idéologie dominante en vogue sur l'université conçue exclusivement comme un véhicule de l'économie de la connaissance.

Mais on se contentera de pointer ici d'y repérer ce qui relève de notre thème : la vocation et l'idée d'Université. Le propre de la réflexion de Collini est justement de ne pas raisonner de cette manière car il refuse explicitement de réduire l'Université à un seul élément, ou à une seule grande idée, se moquant d'ailleurs de la définition qui met au centre de l'Université la quête de la vérité⁵⁸. Mais son propos l'amène quand même à tenter une définition de l'Université qui retiendra notre attention. Il part du constat de la diversification progressive de l'enseignement supérieur et des universités (*post-educational institution*, p. 4) celles-ci étant maintenant des lieux où l'on peut enseigner aussi bien le management du golf que la médecine néo-natale (p 5-6). Il prend au sérieux ce concept de « *multiversité* » forgé par Clark Kerr, le chancelier de l'Université de Californie dans les années 1960, mais afin de le réfuter en proposant une définition analytique de l'Université pour mieux la distinguer de ce qu'elle n'est pas. Il propose à cette fin les quatre éléments ou conditions minimales d'existence d'une Université, à savoir :

(1) « *Elle doit fournir une certaine forme d'éducation post-secondaire où le mot d'éducation renvoie à quelque chose de plus que l'apprentissage professionnel*

(2) ; *Qu'elle favorise une certaine forme de recherche avancée ou d'érudition dont la nature n'est pas totalement dictée par le besoin de résoudre immédiatement des problèmes pratiques ;*

(3) *Que ces activités sont poursuivies dans plus qu'une seule discipline ou qu'un réseau de discipline définies très étroitement) ;*

⁵⁵ *Le Monde* du 3 juin 2009.

⁵⁶ . « Le fait d'invoquer constamment des prémisses individualistes et économiques dirige (*drives*) la discussion publique relative aux universités vers divers types d'impasses. » *Ibid.* , p. 97.

⁵⁷ *Ibid.*, p.110.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 00.

(4) *Qu'elles jouissent d'une certaine forme d'autonomie institutionnelle dans tout ce qui concerne leurs activités intellectuelles*»⁵⁹.

Il ajoute un cinquième élément : *la cooptation pour le recrutement des universitaires*⁶⁰, dont a parlé tout à l'heure André Guyaux. Une telle définition de l'Université oscille entre ses finalités et son institutionnalisation. Les trois derniers éléments, à savoir l'autonomie, la dimension interdisciplinaire en vertu de laquelle l'Université n'est pas une faculté, et enfin la cooptation des universitaires, sont des traits purement institutionnels. Les deux premiers critères sont les plus intéressants pour notre propos car ils tracent une ligne de démarcation très nette entre le concept d'Université et le concept d'enseignement supérieur. L'Université est la forme élevée de l'enseignement supérieur. L'éducation fournie par un enseignement universitaire va au-delà de l'apprentissage professionnel (*professional training*) tandis que l'introduction de la dimension de la recherche et de la science au sens du mot *scholarship* indique une voie également toute théorique qui n'est pas asservie à la satisfaction de besoins immédiats.

Ainsi, Stefan Collini, est obligé d'en revenir à une définition analytique de l'Université qui lui permet d'en dégager les traits essentiels, fondamentaux, par opposition donc aux traits « *contingents ou inessentiels* (accidentels) »⁶¹, que l'on peut rencontrer dans d'autres établissements de l'enseignement supérieur. Ainsi, tout universitaire qui entend penser la question de l'Université est contraint de tracer une ligne de démarcation entre, d'un côté, les « *core fonctions of the universities* » e d'un autre côté, soit les « activités secondaires » soit les produits économiques, directs ou indirects de son activité »⁶². Il y a donc bien un noyau propre à l'idée d'université qui apparaît dans les deux premiers éléments et qui est relié au troisième élément institutionnel selon lequel l'Université n'est pas un faculté. Ce n'est donc pas un hasard si l'historien anglais retrouve l'identification de l'Université par l'association étroite entre un certain type d'enseignement, un enseignement d'une science en train de se constituer, et un certain type d'activité, la science ou la *scholarship* qui fait ressembler l'Université davantage à un musée qu'à une entreprise, notamment à cause de l'inscription d'un certain savoir dans le temps⁶³.

⁵⁹ *Ibid.*, ; p. 7. Voici l'original anglais : ; That it provides some form of a post-secondary school education, where "education" signals something more than professional training ; That it furthers some form of advanced scholarship or research whose character is not wholly dictated by the need to solve immediate practical problems ; That it enjoys some form of institutional autonomy as far as its intellectual activities are concerned ; That these activities are pursued in more than just one single discipline or very tightly defined cluster of disciplines

⁶⁰ *Ibid.*., p. 8

⁶¹ *Ibid.*., p. 12

⁶² *Ibid.*, pp. 12-13.

⁶³ On signale ces très belles pages, *Ibid.*., pp. 11-12.

Dans son livre, on trouve une définition de l'Université parfaitement en phase avec ce qu'on a déjà entr'aperçu de sa vocation : « *une Université est, si l'on peut dire, un espace protégé dans lequel diverses formes de préparation à la vie sont entreprises dans un cadre (in a setting) et d'une manière qui encourage les étudiants à comprendre la contingence de tout paquet (packet) particulier de savoirs (knowledge) et leurs interrelations avec d'autres formes, différentes, de savoirs* »⁶⁴. Le professeur à l'Université est aux prises avec un savoir mouvant qu'il contribue à constituer, aux marges des paquets de connaissance et les étudiants sont censés mettre en question la connaissance qu'on leur apporte, à la différence de qui se passe dans l'enseignement secondaire. Cette définition de l'Université revient à placer le mouvement, le mouvement de la pensée aussi, comme « le principe qui anime l'institution »⁶⁵.

L'intérêt de ce livre est de renouer avec une certaine tradition, inaugurée par Newman, et qui refuse clairement le *diktat* utilitariste qui est devenue l'idéologie dominante des gouvernants. Il se fonde aussi sur la pensée de grands devanciers qui ont dû contredire l'idéologie économiste. Ainsi, Collini cite le grand sociologue américain, Thorstein Veblen, fondateur de la sociologie des loisirs, qui dans un livre sur l'enseignement supérieur aux Etats-Unis, n'hésitait pas à briser des lances avec les *businessmen* américains en leur proposant la caractérisation suivante de l'université : « D'une façon générale, la place de l'Université dans la culture du christianisme est encore substantiellement la même qu'elle a été depuis le début. Idéalement, et aussi dans la perception populaire (*popular apprehension*), elle est, comme elle l'a toujours été, une corporation pour cultiver (...) les plus hautes aspirations et les plus hauts idéaux de la communauté »⁶⁶. Le paradoxe de cette définition est que l'opinion publique, le peuple, approuve, selon Veblen, cette représentation de l'université.

S'il m'a paru utile de mentionner ce livre de Stefan Collini, c'est parce qu'il démontre l'actualité d'une réflexion sur la vocation de l'Université. Alors que la tendance actuelle est de concevoir la mission de l'Université par sa participation à la croissance économique, ou par sa contribution à la démocratisation du savoir, les universitaires qui pensent l'université proposent une solution que leurs anciens avaient déjà avancée. Il ne faut pas cesser de souligner que sa vocation prioritaire est sa *vocation intellectuelle et culturelle* tout simplement parce que c'est ce qui la définir, en fait donc sa spécificité et donc en fait quelque chose d'irremplaçable.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 56.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 57.

⁶⁶ Cité p. 86.

**

Des propos précédents, il ressort évidemment qu'il y a un certain fossé, voire un abîme, entre ce que l'on vient d'entendre sur la vocation de l'Université avec « nos » réalités positives du moment. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire l'article 1^{er} du 26 janvier 1984, la loi Savary, — qui est toujours en vigueur rappelons-le⁶⁷ - celle qu'avait si vigoureusement combattu Laurent Schwartz comme l'a rappelé Pierre Merlin dans la conférence inaugurale de ce colloque. Cet article définit les missions de l'enseignement supérieur français. Certes, on y apprend que le service public de l'enseignement supérieur « contribue à l'élévation du niveau scientifique, culturel et professionnel de la nation », mais on y lit aussi qu'il doit contribuer – je cite– « *dans le cadre de la planification, à la croissance régionale et nationale, à l'essor économique et à la réalisation d'une politique de l'emploi prenant en compte les besoins actuels et leur évolution prévisible* » et concourir « *à la politique d'aménagement du territoire, par l'implantation et le développement dans les régions, d'équipes de haut niveau scientifique et renforcer les liens avec les secteurs socio-économiques publics et privés* ». Une telle énumération d'activités « secondaires », pour reprendre l'expression de Stefan Collini, est la preuve évidente, une parmi d'autres, que le législateur français n'a aucune idée de ce que doit être une Université. Depuis 1984, les choses ont empiré pour ce qui concerne les missions attribuées à l'Université. La lecture des trois thèmes sélectionnés pour les assises de l'enseignement supérieur qui sont en train de se tenir n'est pas davantage rassurante pour les universitaires soucieux de faire respecter la spécificité des universités : « la réussite de tous les étudiants » (1), « Une nouvelle ambition pour la recherche et l'enseignement supérieur, leur rôle dans la société, l'économie, la transition écologique et le rayonnement international de notre pays » (2) et « La recomposition du paysage de l'enseignement supérieur et de la recherche, de ses articulations et collaborations, de la gouvernance de ses structures » (3).

Qu'on nous permette un dernier mot, un peu plus personnel : bien des débats gagneraient à être épargnés, bien des impasses évitées si en France, les gouvernants, les décideurs, et leurs conseillers avaient une idée, même une vague idée, de ce que est et doit être une Université. Et nous avons la faiblesse de croire que c'est un peu notre rôle, à nous universitaires, de le déterminer et de l'expliquer. Cela risque d'avoir très prochainement une vertu très pratique lorsqu'il s'agira d'argumenter contre les directeurs des « grandes écoles », des écoles de commerce notamment, qui

⁶⁷ La loi « L..R.U. » du 10 août 2007 — dite improprement loi Pécresse et encore plus improprement « loi d'autonomie » — ne fait que déroger partiellement à la loi de 1984.

osent désormais revendiquer auprès du gouvernement le titre d'université pour leurs établissements. Derrière la sémantique⁶⁸, il y a aussi des concepts.

⁶⁸ Voir ici la communication de François Vatin à ce même colloque.